

## SOUVENIRS DE GUSTAVE BOBOT ET DU MAQUIS DE LA GÉRADERIE

Par Gisèle LEGRAND-LEMUET, avec Christian FERAULT et André ROBERT

Les écrits et l'Internet ont cette vertu de mettre en relation des personnes qui, sinon, ne pourraient transmettre des informations vécues ou dont elles ont été des acteurs.

C'est ce qui nous est arrivé en 2009 avec Gisèle Legrand (Lemuet), originaire de Lignières-la-Doucelle et aujourd'hui en Alsace. Et cela à un double titre.

Dans notre livre « Printemps et été 1944... » est évoquée aux pages 27 et 28 qui relatent les événements du 13 juin, la situation suivante :

« ... chez Lucien Delaune se trouve un jeune réfugié de Boulogne-sur-Mer qui propose d'aller voir ce qui se passe, à l'angle du Chemin de l'Ardrier. Il revient : "La route est libre"... ».

Et bien, ce jeune homme qui se nomme Claude Legrand est devenu le mari de Gisèle. Il a seulement pris quelques années depuis !

D'autre part, et grâce à une correspondance active, Gisèle nous a fourni des témoignages inédits et tristement émouvants sur Gustave Bobot, agriculteur à La Géraderie, tué le 13 juin au soir ainsi que sur sa découverte, le 14 au matin, des corps des maquisards suppliciés à La Fouchardière, vers 23 heures la veille, en compagnie de Marcel Cottin, agriculteur à La Vacherie.

Mais avant de l'écouter, indiquons d'abord ce que nous savons de Monsieur Bobot par l'état civil.

Il est né le 5 mai 1885, à sept heures, à La Géraderie, de Pierre, François, Victor Bobot, cultivateur, âgé de 48 ans et de Anne-Marie Mulot son épouse, cultivatrice, âgée de 35 ans et domiciliée avec son mari, et a été prénommé François, Gustave.

La déclaration a été faite par devant Adrien Tréton, remplissant, pour le maire démissionnaire, les fonctions d'officier de l'état civil, et en présence de Victor Bourlier, burrelier, et de Vital Lemeunier, instituteur. « Le comparant a déclaré ne savoir signer ».

Son acte de décès [accessible car de victime de guerre] indique la survenance le 13 juin 1944, vers 18 heures à La Géraderie, et mentionne que ses parents étaient décédés, et qu'il était cultivateur et célibataire.

Cette pièce n'a été dressée que le 28 août 1951, selon la décision de la Commission de reconstitution de l'état civil du 9 août précédent (rapporteur : Marcel Gauthier). Il faut rappeler, en effet, que la mairie, l'école et des bâtiments avaient été incendiés par des Allemands le 16 juin 1944.

Notre ouvrage et des témoignages concordants indiquent que le maquis avait été encerclé le 13 juin en fin d'après-midi par des troupes allemandes et des miliciens et que la bataille avait commencé un peu avant 19 heures et fait rapidement rage. Puis il y eut une accalmie avant une reprise du feu. Les Allemands se rapprochèrent ensuite des bâtiments et des corps à corps eurent lieu dans la cour de la ferme qui fut incendiée.

Cinq personnes étaient mortes parmi les Français : Gustave Bobot et quatre autres Résistants. Il y a donc une légère différence avec l'état civil quant à l'heure du décès.

Monsieur Bobot n'apparaît nulle part en photo dans les ouvrages ou brochures traitant de cette triste période. En existait-il de lui ? Ont-elles disparu dans l'incendie ?

[La lecture de ce texte permettra peut-être d'en trouver...].

Mais laissons Gisèle évoquer ses souvenirs :

« J'étais gamine mais j'avais de l'admiration pour Gustave Bobot, sa voix grave, son franc-parler et sa politesse. Je suis allée quelquefois chez lui, avec ma grand-mère Fleurestine Maunoury, voisine de Monsieur Pichereau, entre 1940 et 1941. Le chemin n'était guère praticable...

Nous étions toujours bien accueillies dans sa demeure qu'il habitait en semaine, la maison de ses parents étant réservée pour le dimanche (il le disait ainsi).

Quelque chose me choquait : les sangliers venaient manger dans une gamelle près de son entrée.

Selon les dires de ma grand-mère, plusieurs familles résidaient autrefois à La Gérarderie.

A l'époque du Maquis, lorsque j'allais avec Maman vers les prés Chauvière, à gauche du chemin de La Gérarderie, il nous arrivait de rencontrer Gustave qui revenait du bourg avec sa « pouche » (sac à pommes de terre) sur le dos, remplie de pains de 6 livres. Il était très anxieux et disait à Maman : "Ma pauvre Louise, j'ai très peur qu'il arrive un mauvais coup". C'était un grand changement pour lui, habitué à vivre comme un ermite.

Quelques jours avant l'assaut, un homme vêtu d'un grand manteau noir et coiffé d'un large béret, était passé sur le chemin pour explorer les lieux (c'était un milicien). En effet, les bâtiments étaient bien masqués par les arbres, nombreux à l'époque, et le site protégé par le gué. C'était un endroit idéal pour des Résistants.



Stèle inaugurée le 13 juin 2004.

Le 13, nous avons vu arriver les Allemands : ils étaient ivres, criaient et tiraient à la mitrailleuse dans toutes les directions (nous avons su plus tard qu'ils avaient vidé la cave de Monsieur Catois avant d'incendier les lieux). Quelques jours après, les hommes ont cherché Gustave, tué par balles ce 13 juin au soir, au milieu de son champ. Il a reposé quelques jours dans une grange appartenant à Georges Barbé car la circulation était impossible pour permettre sa sépulture.

Ce brave homme sans histoires, on l'aimait bien, il venait couper les cheveux de mon grand-père, et parlait toujours de la Guerre de 1914-1918 dont sa famille avait souffert.

Je l'appellerais bien "Le héros du Maquis de La Gérarderie".

En juin 1944, j'avais douze ans et demi et, vues les circonstances, nous vivions, Maman et moi, à La Fouchardière, chez ma grand-mère, mon père étant prisonnier à Leipzig.

Au matin du 14, ma grand-mère me prie de conduire ses deux vaches au champ de l'Épine, sur la route qui va au bourg.

Quelle ne fut pas ma stupeur en voyant l'horreur, le massacre, avec ces corps désarticulés, accrochés à la clôture du champ de Monsieur Pichereau ! Ceux des Résistants exécutés là, la veille au soir.

J'ai laissé les bêtes seules sur la route et je suis revenue en courant au village et en criant : "Venez vite, il y a des morts".

Des moments terribles pour moi. ».